



HAL
open science

L'enfance dans la poésie mauricienne

Anil Dev Chiniah

► **To cite this version:**

Anil Dev Chiniah. L'enfance dans la poésie mauricienne. *Revue historique de l'océan Indien*, 2010, Enfance et jeunesse dans les pays du Sud-Ouest de l'océan Indien (XVIIIème - XXIème siècles), 06, pp.306-316. hal-03413764

HAL Id: hal-03413764

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03413764v1>

Submitted on 4 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'enfance dans la poésie mauricienne

Anil Dev Chiniah
Université de Maurice

La place qu'occupe l'enfance dans la poésie mauricienne ne manque de surprendre car à première vue elle a, somme toute, peu d'existence à l'exception de l'œuvre de Robert Edward Hart au début du 20^e siècle et de Michel Ducasse, un siècle après. Le plus souvent, elle apparaît furtive, lointaine, énigmatique, nécessitant une reconstruction autre que l'approche chronologique. Aussi, avons-nous choisi de structurer cette thématique plutôt évasive, d'un point de vue interculturel, étant entendu que l'interculturalité renvoie à des cultures spécifiques qui s'interpénètrent et marquent le discours de traces idéologiques particulières, permettant de cerner un accent et des préoccupations pas toujours évidentes d'un point de vue global et à plus forte raison en face d'une société pluri-culturelle.

On examinera donc le traitement de l'enfance successivement dans la poésie franco-mauricienne, métisse, asiatique, féminine, pour dégager des aspects, des constantes, voire des manques, des porte-à-faux et des dysfonctionnements.

L'enfance dans la poésie franco-mauricienne

L'enfance dans la poésie de Léoville L'Homme

Or, que nous apprend la poésie de L'Homme (1857-1928), considéré souvent comme le père de la poésie mauricienne ? En fait, dans son œuvre de Parnassien privilégiant le thème biblique (comme chez son maître Leconte de Lisle), on ne trouvera que deux poèmes centrés sur l'enfance, notamment « La Poupée » et « L'Exemple », tous deux extraits du recueil « Poésies et Poèmes » de 1926.

A vrai dire, « La Poupée » n'est intéressante que par sa valeur de témoignage historique sur la mort infantile fréquente à cette époque et causée par les épidémies de malaria :

« J'ai vu pâlir plus d'une femme
Dans l'ordinaire et rude drame
Où leur trésor,

L'enfant sauvé par leur vaillance,
Rôle et lutte dans la souffrance

Contre la mort »

D'où l'invitation du poète à la petite fille de profiter de la vie en jouant avec sa poupée, compte tenu des lendemains incertains.

En revanche, « L'Exemple » est beaucoup plus intéressant comme cas d'espèce. Et d'abord, pourquoi ce titre insolite ? En fait, le poète s'y fait le chantre d'une jeune fille qui doit travailler pour subvenir aux besoins de sa mère, une veuve. Il faut savoir que le travail des jeunes filles (surtout comme couturières ou institutrices) était très nouveau dans le paysage social et pouvait être perçu comme une catastrophe ou une source de honte⁹⁶⁷. Or, L'Homme prend justement acte de l'ostracisme frappant le travail des jeunes filles quand il élève sa célébration en

⁹⁶⁷ Dans « Sincérités » (1923) de Savinien Mérédec, se trouve le conte « Castes » où la jeune fille-héroïne note ceci dans son journal : « Pauvre Papa ! Il se sentirait diminué si sa fille « travaillait ». Il m'a supplié de lui épargner cette suprême amertume ! ».

« Exemple ». D'où ses superlatifs et ses pâmoisons à n'en plus finir sur la jeune fille en question et ce jusqu'à la contorsion finale, où il s'imagine devenir un estropié, rien que pour se qualifier à recevoir d'elle l'aumône d'un sou, qu'il jure d'ailleurs de porter tel ... un talisman ciselé en croix jusqu'au tombeau !

En fait, L'Homme aligne toute la société pour être témoin et bénir la jeune fille laborieuse lâchée dans un monde inconnu. Tous les échelons sociaux sont là : riches, pauvres, forgerons, manœuvres, princes, y compris Hamlet ! Et le poète se fait un immense plaisir d'imaginer ce moment de la fin du mois, où la jeune fille va remettre son salaire à sa mère :

« Tes doigts de lys et de lumière mettent dans la main de ta mère
L'argent sacré de ton travail »

On l'aura remarqué, toute cette louange excessive vise aussi à exorciser une crainte ou arrière-pensée que la jeune fille, appartenant d'ailleurs au même groupe socio-ethnique métis que le poète, aurait pu recourir à la mauvaise vie pour gagner de l'argent. D'où la lourde sémantique de la pureté l'enveloppant constamment :

« Dans son chaste et blanc vêtement,
Toute liliale et jolie,
Elle est svelte comme Ophélie
La voir m'est un enchantement ».

L'enfance chez R.E. Hart

L'enfance aura donc beaucoup compté dans l'abondante poésie de Robert-Edward Hart (1891-1954), poète franco-mauricien désargenté et fonctionnaire, qui lui donnera une densité rarement atteinte dans toute la production poétique de notre île. De surcroît, il a construit un cycle romanesque intitulé « Le cycle de Pierre Flandre », qui tente de ressusciter l'univers magique et merveilleux de l'enfance à travers une véritable mystique de l'île, influencée autant par l'orientalisme que par le mythe lémurien du Réunionnais Jules Hermann ; son culte de la nature n'est d'ailleurs pas sans rappeler celui du grand poète anglais romantique Wordsworth. La poésie consacrée à l'enfance imprègne donc toute son œuvre et peut être regroupée en trois directions : dimension autobiographique amoureuse (il tomba amoureux de sa cousine alors qu'ils étaient tous deux enfants), intérêt pour l'univers d'enfance en tant que tel, et construction de mythes d'enfance. La fascination de l'enfance l'amènera d'ailleurs à s'intéresser, sa vie durant, aux chansons et jeux de l'enfance ainsi qu'à cet imaginaire irrémédiablement perdu mais attachant faisant grande place aux fées, naïades et autres elfes. Dans « Ecolière »⁹⁶⁸, il se montre tendre vers une Mélissandre, qu'il plaint d'avoir à aller à l'école et cela permet de voir un poète d'une touchante tendresse, inventeur de mythes à fleur du vers :

« Hélas, petite Mélissandre aux tresses d'or,
Aux joues vives semées de rousseurs,
Vous allez chez les bonnes dames
Apprendre tout ce qui s'oublie,
Et moi je marche vers la plage
Où glaner tristement des coquillages
Ou bien je vais à la forêt
Chercher pour vous l'oiseau légendaire qui chante
A la cime d'un filaos

⁹⁶⁸ Extrait du Recueil « Plénitudes » (1951).

Et quand vous dormirez ce soir,
 – Toute leçon durement apprise –
 Sur l'oreiller encore humide encore de larmes,
 Votre poupée entre vos bras,
 Vous me verrez – en songe – escalader votre fenêtre
 Avec un sac mystérieux
 Plein de coquilles et de fruits,
 Et le vent de forêt chantera dans la chambre
 Avec la voix de l'oiseau bleu,
 Et l'odeur de la mer enchantera votre cœur triste ».

De la proximité proverbiale du poète avec les enfants et ses rapports forcément un peu ambigus avec les parents, il convient de citer le poème « Chemineau »⁹⁶⁹, assez explicite sur ces rapports lumineux mais qui ne manquent pas d'être insolites. Et cela révèle un poète mystique et solitaire trop conscient de son altérité radicale (« Le poète est celui qui n'a pour descendance / Que ses poèmes / Et son désir et sa souffrance... »). Inlassable marcheur épris de dialogue et d'interactions avec son voisinage, il se sait cependant un incompris en marge de la société et un peu mis au ban et atteint de suspicion justement à cause de son rapport amoureux et intimiste avec les enfants, cela dans une perspective sans doute trop mystique :

« Il s'arrête parfois aux seuils où rit l'avril
 Des enfants et l'été des mères... Le bonheur
 Des autres le console un peu de son destin,
 Il leur dit dans le pur matin
 Les paroles d'amour fraternel, nostalgique
 On écoute un instant sa voix mélancolique
 Et qui vient du lointain où s'ouvre l'au-delà.
 Enfance et poésie sont des sœurs jumelles,
 Et vinrent les enfants quand le songeur parla.
 Ce qu'il demeure en eux encore de divin
 Reconnaît en sa voix un accent plus qu'humain
 Et les tendresses éternelles...
 Mais la mère est jalouse et le père s'étonne,
 L'âge ayant tué le miracle en eux.
 Alors dans le soir imprégné d'automne
 Le poète, apaisé d'un long instant heureux,
 Etreint les petits qui pleurent un peu
 Et s'efface à nouveau dans la nuit triste et bonne ».

Sur les poèmes d'amour que Hart a consacrés à sa cousine Ariane, on citera l'échantillon que voici, qui permet de se faire une idée des rapports entre les partenaires, de la place que s'autorise le poète ainsi que de celle échue à l'enfance en tant que domaine merveilleux, entraînant un processus de perte et de reconquête. Jamais sans doute n'a-t-on vu dans les poésies d'enfance dont on a coutume – que ce soit en anglais ou en français – pareille revendication de l'amour-passion ainsi que l'aveu impénitent des plaisirs goûtés. Même si la confiance reste pudique, la transgression des mœurs qui la sous-tend paraît radicale, surtout compte tenu d'une île Maurice puritaine exposée au qu'en dira-t-on dans ce début du 20^e siècle. Hart a

⁹⁶⁹ Extrait du Recueil « Interlude Mélodique » (1925).

beau se complaire épisodiquement dans un rôle de mâle entreprenant, il n'empêche que les séquences de vers du poème « Présence »⁹⁷⁰ gardent un accent funèbre, comme s'il s'agissait d'un Orphée redescendu aux enfers pour ramener une Eurydice ayant tourné la page sur la passion enfantine. D'où ce ton de lancinant regret dans l'évocation de ce singulier amour-passion juvénile :

3. « J'ai bu à ton enfance ainsi qu'aux sources vives
 Où songent doucement les naïades naïves
 C'est ton enfance qui m'aimait et que j'aimais
 Et notre enfance est morte et mon cœur s'est fermé
4. Où retrouverais-tu les élans puérils
 Et le rire d'avril
 De ton visage éblouissant entre mes mains
 Où retrouverais-tu tes candeurs liliales
 Et nos étreintes triomphales
 Et notre joie sonore au soleil des chemins
 Et ce goût de fruit défendu
 De ta bouche
 Et les pleurs farouches
 De nos étreintes éperdues ? ».

L'enfance métisse : une mystique à déchiffrer

Alors que tout humble qu'il fût, Hart pouvait s'enorgueillir d'une haute naissance (par sa mère née Valentine de Bissy, il descendait en effet de Pontus de Tyard, qui appartient à la Pléiade), tel ne fut pas le cas des poètes métis prenant la parole dans les années 60. Nouvelle génération ayant eu désormais la chance inespérée d'accomplir le cycle secondaire pour la plupart ou même le cycle universitaire pour les plus brillants, ils étaient taraudés cependant par la discrimination raciale dont ils étaient victimes ainsi que par le stigmate de l'origine esclave de leurs ancêtres. Il va de soi donc que la poésie d'enfance qui en résultait ne pouvait pas ne pas être marquée par une certaine dépersonnalisation et une nouvelle rhétorique fort dérangement. Comment dire sa révolte sans craindre d'offusquer ou de blesser, d'autant plus que le lectorat de belles lettres francophones de l'époque se recrutait principalement parmi ceux qu'on voulait justement dénoncer ? D'autre part, comment dire son mal sans s'exposer à la risée générale au sein de son propre groupe ou sous-groupe ? Et quelle pouvait alors être la poésie d'enfance sinon un chapelet de lamentations ou d'imprécations ou encore une poésie rompue à l'art de dire par le détournement systématique du langage ? Dire sans se trahir en jouant sur la double entente, pratiquer justement « le chant bitonal de l'oiseau des terres... » pour employer une mystification rhétorique de Jean Fanchette. A partir de ce balisage d'un terrain problématique, nous examinerons le propos poétique sur l'enfance chez quelques poètes métis.

L'enfance chez Pierre Renaud

Et c'est l'occasion de mentionner que dans la voie de l'amour à l'époque de l'enfance, Hart a eu un digne successeur en Pierre Renaud (1921-1976). En effet, celui-ci aussi mourut célibataire endurci à l'âge de 55 ans, ses amours étant aussi la

⁹⁷⁰ *Idem.*

poésie et une fille nommée Isabelle, connue dans l'enfance et qui émigra très tôt au Canada. Ce ne fut à vrai dire qu'un amour platonique, mais Renaud en fera la raison d'être de sa vie et de son œuvre. Celle-ci, la seule publiée de son vivant, étant intitulée « Les balises de la nuit », où « balises » n'est que l'anagramme d'Isabelle. D'un bel alibi il fera donc une merveilleuse légende portée par un vers dépouillé au ton élégiaque :

« J'efface

J'efface mes amours

Du pays des saules, de l'histoire pétrifiée

J'efface

J'efface mon enfance qui sous le longanier rencontrait

L'Isabelle des images »

Dans les vers suivants extraits d'un autre poème d'amour typique, le vocabulaire de la censure surprend : après « J'efface mon enfance », voici « Mes enfances abolies ». Le pseudo-épanouissement que prône Renaud s'obtient-il au prix d'une dépersonnalisation et d'une violence qu'on se fait à soi-même ? Ne s'agirait-il pas tout bonnement d'un conditionnement livresque et idéologique où l'on compense des manques réels propres à la société coloniale par des fuites imaginaires ?

« Absente tu marches

Dans le verger

De mes enfances abolies

Je t'ai voué allégeance pour la vie

Les mains unies

Les yeux se souvenant

Au-delà décennies et continents

Quel voleur de souvenirs

Ecartèlera sillons de même labour

Eparpillera pétales de même soleil

Plus haut que le vol de l'oiseau quotidien

Les mains unies

Les yeux se souvenant

Plus proches que montagnards de même cordée

Au-delà décennies et continents »

Il est symptomatique que dans ce qui se veut poème d'amour on puisse relever, derrière le naturel attrayant des images, l'insolite isotopie de l'écart dans des termes tels que « sillons » et « cordée ». La distance est sauve, voire sauvegardée, et l'amour vu de loin peut continuer à nourrir les illusions. Or, il est permis de se demander si cette fille supposément tant aimée dans la jeunesse n'appartient pas en fait à une couche sociale aisée et hors de portée pour Renaud en raison justement de l'aisance et de la couleur de la peau, surtout compte tenu des mentalités et du cadre colonial. En tout cas, dans le poème ci-dessus, il est clair que Renaud fait le plaidoyer d'un amour qui se mérite à travers sa belle sémantique de l'effort, du travail et de l'élévation véhiculés par des termes tels que « sillons », « montagnards », « cordée » et le comparatif « plus haut ». L'idéologie chrétienne et la gangue coloniale semblent avoir eu le dessus et sur l'enfant et sur l'homme qui ne s'est pas révolté contre les conditionnements tenaces d'une société bloquée par les préjugés et les hiérarchies assignés.

Jean-Georges Prosper

Dans le poème intitulé « *Mater Dolorosa* » du recueil « Semences d'Étoiles » (1968) Prosper (né en 1933) donne sans ambages le ton de cette nouvelle poésie de révolte. Avec un rare courage, il exprime de façon explicite le mal-être du Métis confronté à la discrimination raciale :

« Ne t'afflige pas maman
De m'avoir mis au monde
Par un temps si difficile
Ne t'afflige pas pour m'avoir donné
Ces mains brunes
Ces mains de pauvre
Auxquelles tant de choses
Sont inaccessibles ».

Mais c'est dans « Apocalypse Mauricienne » (1964) que Prosper a révélé la pleine mesure de son talent de poète tourmenté. Grâce à des images bouleversantes dont il a le secret, Prosper a su magistralement évoquer l'univers brisé et le désarroi de l'enfance créole confronté à la discrimination raciale de l'époque coloniale :

« Et son enfance s'arriver en pleurant avec du tonnerre sans la tête et des fleurs dans les poings »
« Un enfant entre les bras d'une croix vide de signe et de raisons, vide d'échos et de berceuse »

Prosper dépeint une véritable fantasmagorie de l'horreur où la folie d'autodestruction rivalise avec celle de l'infanticide :

« Des hommes et des vautours saccagent des berceaux, puis finissent par s'entre-dévorer »
« De grands cris viennent du côté des bois. La douleur court avec des cadavres d'enfants en tête ».

Quelle est la signification symbolique de pareille frénésie suicidaire, synonyme en fait d'oblitération de la race ? Sans doute est-elle indissociable de l'atmosphère étouffante et irrespirable qui convient à merveille à un univers d'apocalypse. Dans lequel cas on peut la lire comme le thème de la perversité humaine annonciatrice du cataclysme imminent, inéluctable. Mais on peut aussi supposer que chez Prosper l'obsession destructrice ainsi que l'idée même d'écrire une Apocalypse procède d'un désespoir radical quant aux possibilités d'épanouissement réel de la communauté créole dans le contexte colonial.

Cependant, l'enfance apparaît aussi comme un âge d'or, un Eden nostalgique dans l'exil existentiel car elle est synonyme d'innocence, de pureté autant qu'une sorte de familiarité avec un univers d'infini et d'éternité, ce qui contraste singulièrement avec le passage du temps et le vieillissement de l'homme. D'où ce cri du cœur qui échappe au poète :

« O mon cœur ! O mon enfance chérie ! Vous avez retenu tout mon cœur : il ne me reste plus pour vivre que le battement d'une folle horloge dont les aiguilles se retournent dans mes plaies ».

La foi en l'enfance et la révolte contre la discrimination raciale vont transformer le poète en un apôtre et un défenseur indéfectible des enfants noirs. Cela est manifeste dans ce leitmotiv constamment entonné à la gloire des enfants noirs : « Les enfants des Noirs sont des soleils d'ébène ». En effet, la revalorisation ou réhabilitation des enfants noirs sera donc accomplie par les nombreux termes à dénotation lumineuse. A « soleils d'ébène » et « soleils de suie », il faut ajouter les

« chandelles » qui illuminent le visage de ces enfants à la peau sombre et tous les versets marqués par le vocabulaire de la lumière :

« Rear et les enfants des Noirs rencontrent la foudre aux mille torches »

« Les enfants des Noirs vont chantant le minuit de chair crevée d'éclairs... ».

Jean Fanchette

Le silence absolu ou le peu de place que certains poètes font à leur enfance pourrait s'expliquer par leur posture littéraire. Pour sa part, Jean Fanchette (1932-1992) a préféré détourner son regard du climat délétère de son pays en choisissant l'exil volontaire. Quand il nous confie dans un de ses poèmes :

« Départ fut le chiffre secret de cette enfance »⁹⁷¹ et chante l'ivresse de son premier voyage qui devait le conduire dans son pays d'adoption, un refoulement est en marche, qui ne permet la décantation du souvenir que par bribes très ténues.

Edouard Maunick

Quant à Maunick (né en 1931), sa posture morale ou moraliste vis-à-vis de son peuple, et en particulier vis-à-vis de la communauté créole, lui interdit de se pencher sur son enfance, sauf si c'est pour apporter un vigoureux message de dignité reconquise.

D'où le propos toujours militant et prônant la station debout, qui devient symbole de révolte et de dignité affirmée, notamment dans le recueil *Mascaret ou le livre de la mer et de la mort*⁹⁷² :

« C'est debout que nous parlerons, c'est debout que nous serons entendus ».

Aussi l'évocation de l'enfance, si ténue soit-elle, ne la trouve-t-on qu'au détour d'un vers, où pointe admirablement cependant l'idée de révolte à travers le vocable-clé de la « désobéissance » dans une de ces formulations paradoxales dont Maunick a le secret :

« L'enfance était donc une histoire vraie, qui descendait au carrefour la désobéissance plein la tête »⁹⁷³.

Ce vers au charme mystérieux ne prend son sens qu'à partir de la norme et le cliché associés à l'enfance, à plus forte raison dans la société coloniale, à savoir l'enfant obéissant, comble de vertu, cliché que Maunick subvertit en évoquant une autre histoire, celle-ci étant « vraie » et une véritable prophétie réalisée suggérée à travers le mode accompli et la formulation déductive : « L'enfance était **donc** une histoire vraie... ». En fait, Maunick donne un cinglant démenti à ceux qui conspirent à transformer les enfants en des êtres soumis en préconisant pour sa part « la désobéissance plein la tête ». Traduit, ce vers sibyllin et à portée révolutionnaire donnerait le sens suivant : « L'enfant n'est fidèle à sa vraie nature que lorsqu'il désobéit à la consigne et quitte la sécurité du toit familial pour courir vers l'inconnu et l'insécurité du carrefour ». Avec ce commandement déguisé, Maunick vole au secours de l'enfance mauricienne ligotée dans les normes vieillottes du colonialisme et reste fidèle à sa réputation de rebelle-né, prompt à fustiger les agenouillés, les obséquieux, les béni-oui-oui.

⁹⁷¹ Extrait de « La visitation de l'oiseau pluvier » Paris, Two Cities, 1981.

⁹⁷² *Mascaret ou le livre de la mer et de la mort*, Paris, Présence Africaine, 1966.

⁹⁷³ *Idem*.

Emmanuel Juste

Dans son unique poème-fétiche « Mots mar(te)lés »⁹⁷⁴, à la texture sombre, dense et si elliptique, Juste (1928-2007) réserve à l'enfant métis une place de choix sous l'amoncellement des images surréalistes à vivement décrypter sous peine de passer à côté du martyr métis :

« La Vierge noire a enfanté
 Il y a quelques mots de cela là-bas
 En mil sept cent quarante et un
 Un tam-tam sans forêt et
 Un bateau à sexe de bois
 Un sextant... un enfant
 Un sextant soleil coupe file
 Un enfant personne césure
 Un enfant en plages blanches
 Où s'inscrivent tous les oiseaux ».

Dans cette évocation apocalyptique du bateau négrier, du viol de la femme noire et de la déterritorialisation, le lexème « sextant » à la jonction phonique entre « sexe » et « enfant », accouplé à « soleil », emblématise la sémantique d'une généalogie solaire-maritime, une idée-force du poème. D'emblée est posé le pari sur la poésie, constructrice d'identité et de l'essor du Métis, que symbolise justement l'enfant ouvert à toutes les virtualités du langage : « Un enfant en plages blanches où s'inscrivent tous les oiseaux ». Contre l'ostracisme dont il est l'objet dans la situation coloniale, le poète revendique le droit à l'existence et au respect en tant que personne et, encore une fois, c'est l'enfant qui symbolise cette dignité à conquérir : « Un enfant personne césure ».

Cependant, il faut ajouter que la poésie ne sort pas indemne de la fureur impitoyable qui anime le prophète Emmanuel le Juste trônant au-dessus de la micro-société mesquine et raciste de l'île Maurice pré-indépendance. Une mauvaise conscience semble irrésistiblement éclabousser l'activité poétique, si cruciale qu'elle soit. Un pouvoir déstabilisateur lui semble secrètement reconnu, un invincible soupçon l'entache, qui résulte en un mal-être du sujet diglossique. A ce propos, Emmanuel Juste aura été un précurseur qui a illustré de façon superbe les affres d'un sujet diglossique par sa pratique très particulière d'une poésie dite surréaliste. D'où ce désir obscur et désespéré d'attenter à la langue, de la mettre à mal et c'est curieusement l'enfant-métis (sic) qui devient le symbole de cette pulsion langagière transgressive :

« Un enfant-métis qui s'en va
 Sur les plages arracher des virgules
 Sans trop prendre garde à la marge qui lui laisse
 Les autres et les mondes.
 Le métis moyen-âge
 Est parti sans laisser de portes
 Se faire une faute d'orthographe
 Et un poème cruciforme »

Or, il convient de souligner que cette pulsion transgressive reste superficielle et presque factice : elle est comme désamorcée dès lors que le poète s'en va annoncer qu'il va enfin faire sa faute d'orthographe. Mais, en fait, il s'agit

⁹⁷⁴ « Mots mar(te)lés », in *L'Etoile et la Clef*, Bruxelles, 1976.

du dire sans le faire. De sorte que le poète se maintient dans le système linguistique immaculé, le purisme restant inattaquable sur toute la ligne. Dire thérapeutique, clameur inoffensive, qui fonctionne un peu comme « le talk cure » de la psychanalyse freudienne. Transgression langagière, vous dites ? Mais, au fond, il s'agit d'une pitoyable pulsion de gosse. Les adultes sont saufs et le poète des plus respectables. Dans cette rage d'impuissance éclate alors la pulsion de liquider le surmoi culturel, source de normes aliénantes, subtilement évoquées dans le poème, pour n'en donner quelques instances, par « les cédilles au garde-à-vous », « les cédilles en garde-fous » et les « enfants en rang d'oignons » :

« Il a vidé l'école

Jeté les bancs aux poissons

Les livres aux ordinateurs »

Dans ce qui précède, on aura relevé le vocabulaire militaire qui parsème le texte et évoque de façon toujours elliptique ici le surmoi culturel linguistique et blanc, ailleurs un génocide noir ou la poursuite des Marrons. Comment ne pas relever également le registre fréquent du comestible ici significativement associés aux enfants ? Comment non plus ne pas relever le fantasme d'une terrible dévoration culturelle qui surgit de loin en loin avec « cortège de becs d'oiseaux », « une histoire de croquemitaine » et ici dans ces drôles de « bancs jetés aux poissons » ? S'il faut bien décrypter cette phobie inscrite en filigrane dans le texte, compte tenu de l'auto-censure du poète façonné par l'ère coloniale, force est de reconnaître que c'est l'enfant-métis qui subit en première ligne la menace de l'assimilation culturelle issue de l'Ecole : le groupe métaphorique des « enfants en rang d'oignons » prend ici tout son sens.

L'enfance chez Jean-Claude d'Avoine

Ayant subi de plein fouet la discrimination raciale rongant la société mauricienne pré-indépendance, d'Avoine (1935-1986) a su conférer ses lettres de noblesse à une certaine névrose insulaire. En effet, de cette névrose étouffante et insupportable, le poète fait cependant une étape fondamentale et incontournable de l'essor créole, placée sous la mystérieuse figure de « l'Innommé de nulle enfance », notamment dans « La Cité Fondamentale »⁹⁷⁵ :

« Alors l'Innommé de nulle enfance lèvera enfin ses yeux de méduse vers la sereine Alliance.

Et délaissant l'ombre des tombales pour la fulgurance ouverte des plateaux

Il signera l'Egide aux sources mêmes du cratère... ».

D'abord, quel est le sens de cette récurrente métaphore massive et mystérieuse « l'Innommé de nulle enfance » ? A travers cette métaphore-litote (rappelons que la litote, c'est de dire le moins pour signifier le plus), il est clair que d'Avoine a voulu évoquer l'enfance créole comme abjection absolue et innommable. L'Innommé de nulle enfance, ce serait donc celui qui n'a pu se prévaloir d'aucune enfance pour cause d'une insondable humiliation visiblement d'origine ethnique.

Michel Ducasse

Chez les poètes métis contemporains Ducasse (né en 1962) est un des rares à accorder une place privilégiée à l'enfance. Il est clair que la dimension tourmentée qu'a connue et illustrée de façon si pathétique la génération précédente fait

⁹⁷⁵ « La Cité Fondamentale », in *L'Etoile et la Clef*, Bruxelles, 1975.

désormais place à une sérénité joyeuse attentive aux joies et peines quotidiennes de l'enfance.

« Soirs d'enfance »⁹⁷⁶ (10) est à ce titre un touchant poème où le poète s'adresse à sa fille :

« Je te regarde jouer les jeux de mon enfance
Tu marelles mon ciel au miel de chaque jour ».

Regard sino-mauricien et indo-mauricien sur l'enfance

Dans cette partie nous voudrions évoquer le thème de l'enfance, si bref et fortuit fût-il, chez le poète sino-mauricien Clifford Ng Kwet Chan (né en 1932 à Kouang Toung en Chine) et chez le poète indo-mauricien Somduth Bhukhory (1921-1991). Cette poésie épisodique sur l'enfance méritait d'être explorée car elle apporte en effet un regard différent : traitement abrupt, aérien, voire ingénu du thème.

D'abord, deux poèmes de Ng Kwet Chan⁹⁷⁷, qui démontrent un réalisme social assez inattendu, voire choquant. Dans « Couronne pour une robe blanche », Ng Kwet Chan évoque le destin tragique d'une jeune fille métisse⁹⁷⁸, qui était l'une de ses élèves au collège Bhujoharry, et qui se suicida un samedi soir en se tirant une balle dans la tête parce que ses parents lui avaient refusé la permission d'aller à un bal. Poème-document social de 1959, qui illustre autant le fossé des générations que la fureur de vivre et la frustration d'une jeunesse condamnée à se plier aux dictats des parents. Il convient d'évoquer également le poème « Les filles perdues », qui peint une scène de rue fort cocasse et jette un éclairage tragique sur l'enfance malheureuse sombrant dans prostitution et drogue.

Quant à Bhukhory, qui a écrit une poésie d'une veine philosophique et moraliste, on le voit par exemple écrire dans « Lettre à ma fille Manjula »⁹⁷⁹, supposée en voyage à Londres, pour lui demander de faire un shopping bien particulier, à savoir acheter un joli petit miroir pour sa sœur Sadhna. Mais de fil en aiguille, les requêtes deviennent métaphoriques et moralistes, le poète demandant à sa fille de lui acheter un miroir spécial « Dans lequel au lieu de me regarder le visage

Je pourrai me regarder le cœur ».

Idem pour l'achat d'un savon bien nécessaire :

« Mais d'un savon qui sort de l'ordinaire

Avec lequel au lieu de me laver la figure

Je pourrai me laver le cœur ».

Le poème « Les deux enfants » montre un poète assez déchiré par les problèmes de la misère et des inégalités criantes (très dévastateurs dans ces années 60 et 70 que couvre la poésie de l'anthologie ici examinée) et recourant à l'ironie pour cacher sa peine :

« Là où il y avait la faim il n'y avait pas de pain
Et là où il y avait le pain il n'y avait pas de faim,
Dans la répartition du pain et de la faim
Il y avait eu erreur quelque part ».

⁹⁷⁶ « Soirs d'Enfance », éd. Vilaz métiss, 2004.

⁹⁷⁷ Extrait de « La condition terrestre » (1971).

⁹⁷⁸ Ces renseignements supplémentaires ont été fournis par le poète au cours d'une conversation téléphonique.

⁹⁷⁹ *Poèmes choisis de Somduth Bhukhory*, Moka, MGI, 1990.

L'enfance dans la poésie féminine

Compte tenu de l'image en clair-obscur qu'offre la poésie masculine toutes communautés confondues, il est tentant de se tourner vers une exploration de la poésie féminine dans l'espoir d'y trouver une peinture qui mord à pleines dents dans l'enfance, suggérant ses bonheurs et ses peines, retrouvant l'allégresse de ses jeux et le rythme de ses comptines. Hélas, peine perdue, espoir immensément déçu ! Alors qu'on aurait pu s'attendre à une affectivité prégnante et puissante, on se trouve confronté en définitive à des lignes rabougries comme une peau de chagrin, où l'enfance est parcimonieusement évoquée à travers des vers faussement mystiques, des clichés désespérément abstraits ou des images d'Epinal à la peau coriace. Lisez ou relisez « Enfance » (1935) de Raymonde de Kervern⁹⁸⁰, « Flashback » (1972) de Jacqueline Pilot⁹⁸¹ ou « Les enfants du soleil » (1972) de Shakuntala Hawoldar⁹⁸². C'est comme si nos poétesses avaient une idée préconçue de l'enfance qu'il fallait à tout prix emmailloter en des vers édulcorés. D'où l'image immobilisée, l'idée fixe, l'inquiétant refus du renouvellement des images d'enfance. A moins que la langue d'expression ne fasse ici justement problème ! Toujours est-il que la moisson d'images authentiques de l'enfance créole que ramènent un Robert Edward Hart, un Michel Ducasse ou un Dev Virahsawmy⁹⁸³ est époustouflante et laisse le lecteur rêveur. Mais cela est sans doute une autre histoire !

Que conclure ? A partir de cette brève étude, il est clair que l'enfance n'est pas un thème de prédilection, sauf exceptions, de nos poètes, cela peut-être en partie en raison de la finalité qu'ils fixent inconsciemment au poème, au recueil dans le contexte insulaire particulier. N'empêche cependant que cette enfance dépeinte sur le mode mineur traduit aussi avec des bonheurs divers une lutte, voire une révolte contre un conditionnement idéologique et une oppression sociale, notamment dans sa dimension raciste pré-indépendance. Pour terminer, il semblerait aussi que seuls les poètes qui se mettent en marge ou à contre-courant du cadre social parviennent à faire entendre, si peu que ce soit, les vrais accents d'une enfance mauricienne aux facettes complexes et émouvantes : Robert Edward Hart, Jean-Claude d'Avoine et Michel Ducasse ont été de ceux-là, ainsi que Dev Virahsawmy pour la poésie en créole.

(La plupart des ouvrages mentionnés en notes ont été publiés localement et à compte d'auteur et sont donc épuisés sauf éventuellement pour les plus récents).

*Dev Anil Chiniah est enseignant-chercheur à l'Université de Maurice
adechin52@hotmail.com*

⁹⁸⁰ Extrait de « Le jardin féérique », 1935.

⁹⁸¹ Extrait de « Nord Sud », 1972.

⁹⁸² Extrait de « Poèmes choisis », Regent Press, 1984.

⁹⁸³ La plupart des ouvrages de Dev Virahsawmy ont été publiés aux Editions Boukié Banané ou LPT.